

Le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an..... 6 fr. »
Six mois..... 3 fr. »
Trois mois..... 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS

La Rédaction
à SILVAIRE

Adresser tout ce qui concerne

L'Administration
à Pierre MARTIN

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an..... 9 fr. »
Six mois..... 4 fr. »
Trois mois..... 2 fr. »

Révolte intéressante

Le Syndicat des locataires poursuit sa besogne d'agitation. Son secrétaire, Cochon, s'est laissé expulser manu militari de son domicile. Il a fallu investir la place, en faire le siège et se porter à l'escalade, comme si on attaquait une forteresse. Barricadé de porte en porte, il a été indispensable d'enfoncer, de renverser, de briser des obstacles pour arriver jusqu'au dernier réduit où Cochon, radieux, entouré de sa femme et de ses trois enfants, attendait les Vandales, les sauvages, ces ravageurs de propriétés, qui prétendent pourtant la défendre.

Vite on arracha le drapeau rouge qui flottait au balcon comme signe de ralliement. Des huées, des cris de mépris, des injures de colère lancées par la foule nombreuse saluèrent les forces de police, la meute de bourriques qui accomplissaient ce valeureux exploit de terrasser un père de famille qui défend son droit personnel, lequel est en même temps le droit de tous qui occupent un gîte en loca-

Ah ! s'il y avait des milliers de prolos faisant le même geste, protestant de la même façon contre la voracité des propriétaires d'immeubles, peut-être bien qu'il faudrait déchanter et voir comment on s'y prendrait pour apaiser un si légitime mouvement de colère populaire. Car c'est abominable ce qui se passe au sujet de l'habitat de la population ouvrière. On rançonne vraiment le locataire par des augmentations continues du prix de location.

Depuis seulement un an, il en est qui se sont vu augmenter d'un dixième, pire que cela, d'un cinquième de ce qu'ils payaient antérieurement. Pas de pitié ! Il faut payer, ou l'expulsion. Et l'on paye, car on a peur de la rue, de la fourrière et de la dispersion de ses pauvres nippes, de ce qui constitue le nid de la petite famille. Et cette arrogance de M. Vautour n'a pas de limite et ne cessera pas, si vraiment les victimes n'arrivent à se fâcher et à mettre un frein à ses canailleries.

Ils sont les maîtres de la place, les propriétaires. Paris manque d'immeubles. L'afflux de population qui s'amené dans la Babylone moderne dépasse ce que les entrepreneurs peuvent construire de maisons. Aussi, les plus sales réduits, les locaux les plus infects, les appartements les plus pourris, tout s'utilise, tout sert d'abri aux miséreux qui s'amenent avec une famille et se débattent dans ces cloaques pour y caractériser les germes morbides qui les tueront, eux et les leurs s'ils n'en crévent pas.

Les gens étrangers à Paris ne peuvent se faire une idée de ce cri lamentable qu'on entend tous les trois mois : « Voilà le terme ! Ah ! c'est le terme. Laissez passer le terme ! Il faut nous priver pour le terme ! » Toute la vie est subordonnée au terme ! Et dire que c'est ce qu'on appelle le peuple souverain ?... Quelle cruelle ironie !

Ce mouvement de protestation est très intéressant, mais il n'est produit que par une minorité énergique trop faible par le nombre. C'est cent mille locataires qu'il faudrait voir, s'ébranlant d'indignation contre la pieuvre aux tentacules épuisantes qu'on appelle le proprio. Le fait ne serait pas nouveau, car il y a des précédents dans l'histoire sociale de cette dernière décennie d'années.

Nos camarades italiens nous ont précédé dans cette voie. A Milan, à Naples, il y a eu déjà de formidables grèves de locataires, grèves qui prirent un caractère franchement révolutionnaire et presque expropriateur, à tel point, que les autorités locales tremblèrent devant l'émeute et s'empressèrent de faire pression sur les capitalistes propriétaires d'immeubles pour les amener à des concessions, à tempérer leur gloutonnerie, à faire des réductions de prix de loyer jusqu'à 25 p. 100. Ce qui faisait que celui qui donnait 400 fr. par an de location n'en avait plus à

donner que 300. C'était quelque chose d'acquis, c'était un allègement immédiat sur le budget du pauvre peuple. Nous savons bien, en fin de compte, que le monstre capitaliste reprendra par la ruse ce qu'il a lâché par la peur, et que l'exploité sera Grosjean comme devant.

Mais, néanmoins, cette façon de réagir est infiniment préférable à la passivité ovine, car elle montre que l'esclave économique a du caractère, et que ce n'est qu'une question de temps et de nombre qui nous sépare du coup d'épée final qui mettra bas l'édifice d'iniquité et proclamera le gîte gratuit pour tous.

Donc, entrons dans le Syndicat des locataires. Venons aider nos valeureux amis dans la bonne besogne d'affranchissement qu'ils accomplissent. Faire ce qu'ils font vaut mieux que toutes les réformettes lénitives de nos républicains de carton. Par leur tactique et par leur action, nos camarades du Syndicat des locataires obtiendront de meilleurs résultats que tous les batailles électoraux qui se préparent en vue des prochaines élections municipales.

Nous dirons même à ces amis courageux, animés d'un si noble esprit de révolte, de se méfier des politiciens ; de prendre garde qu'on ne cherche à les apaiser, à les rouler, avec l'aide des députés et conseillers municipaux, à seule fin de dévier leur mouvement.

Pierre Martin.

NOS PROCÈS

Nos camarades Jacquemin et Pierre Martin devaient passer aux assises samedi 27 courant. Notre administrateur, brutalement grippé et atteint d'une bronchite, ne put se rendre au Palais de Justice. Il adressa une lettre au président des assises pour demander le renvoi de l'affaire à la prochaine session. La chose fut accordée. Jacquemin, dont une de ses deux affaires est commune avec celle de Pierre Martin, demanda aussi le renvoi. Les magistrats le lui refusèrent. Sur ce, notre exagéré fit défaut et s'entendit condamner, de ce fait, à un an de prison et cinq cents francs d'amende pour chacun des délits qui lui sont reprochés. Il va de soi que notre camarade fera opposition au jugement dès qu'il lui sera signifié.

Nos deux collaborateurs passeront donc de nouveau aux assises et ce n'est que partie remise.

POLICE DE BANDITS

Presse de valets

Il serait fastidieux de revenir sur les actes d'arbitraire commis de tous temps par les policiers ; tout est dit depuis longtemps.

Pourtant, des événements actuels, et en ce qui nous concerne particulièrement, il ressort que les procédés de la ficaille se sont modifiés : pas en bien, naturellement.

Autrefois, on n'arrêtait, on ne perquisitionnait chez les anarchistes qu'à la suite d'une explosion, d'un chambard ou d'une campagne organisée par des camarades.

Aujourd'hui, il suffit d'un fait divers quelconque, d'un coup de main un peu plus audacieux qu'à l'ordinaire pour qu'aussitôt la police accuse des anarchistes. Et cela lui donne l'occasion de persécuter en bloc tous les anarchistes.

Stimulée par l'appât de primes plus ou moins alléchantes, dirigée par des hommes d'un manque de scrupules et d'une goujaterie à toute épreuve, on arrête à tort et à travers, au petit bonheur, quitta à relâcher peu après faute de preuves mais non sans une ample distribution de coups et d'injures.

Les flics, rois du moment, entrent chez les camarades, fouillent partout, et dans leur rage de ne rien trouver bouleversent tout leur intérieur.

Ils traquent, ils épient, vont chez les concierges, chez les patrons, faisant perdre le travail à ceux que le hasard des filatures met sous leurs griffes.

Et la presse, la presse à grand tirage fait chorus.

A grand renfort de bluff, elle enregistre les calomnies policières.

Tous les jours, elle sert à ses lecteurs un nouveau roman, une nouvelle saleté. Parfois même, elle va plus loin que la police elle-même.

En des articles visiblement tendancieux, elle veut faire passer les anarchistes pour une association de criminels assoiffés de sang. Par tous les moyens, elle fausse le jugement (souvent si facile à égarer) d'une multitude d'inconscients qui lui donnent leur soutien quotidien.

C'est odieux et ridicule.

Odieux si l'on considère que cette

presse vendue est l'instrument des véritables bandits, des seuls bandits.

Que sont-ils, les malheureux désespérés, ces vaincus de la vie, qui, dans un effort suprême, font un acte quelconque qualifié crime ? Que sont-ils, comparés à la bande de sauvages criminels qui nous dirigent et nous exploitent ?

Au prix de combien de vies humaines brisées, de crimes légaux ou autres, a-t-il pu s'édifier ce luxe imbécile et provoquant dont jouissent nos « honnêtes » bourgeois ?

Patrons exploités, soldats assassins, magistrats asservis, policiers crapuleux et toute votre valetille de presse ? Vous nous attaquez ? Nous nous défendons.

Vos répressions stupides prouvent tout simplement que notre propagande porte ses fruits et vous gêne.

Nous continuerons sans repos ni trêve à montrer au peuple où se trouvent réellement les malfaiteurs.

Pierre Mualdès.

LE VOTE ET LES ANARCHISTES

Que veulent les anarchistes ? L'autonomie de l'homme au sein de son groupe, l'autonomie des groupes au sein de la commune (1), l'autonomie des communes se fédérant par régions selon les nécessités de la production et de la consommation ; union des peuples formant entre eux par un pacte fédératif la libre fédération des peuples. En conséquence, ils réclament l'abolition de l'Etat avec sa centralisation jacobine et napoléonienne. Ils désirent que la nation prenne en main la direction de ses destinées, garde sa souveraineté et ne la mette plus en péril en la confiant à des gens qui, jusqu'ici — l'histoire du parlementarisme français depuis un siècle sous les yeux — ne s'en sont servi que pour maintenir les travailleurs dans l'esclavage.

Le socialisme anarchiste ne reconnaît ni Etat, ni gouvernement, ni pouvoirs publics ; c'est l'auto-gouvernement sans délégation du peuple par le peuple. Inviter les travailleurs à abandonner leur part de souveraineté, c'est les inviter à se démettre de leur titre de citoyen libre, à se livrer au bon plaisir de leur « représentant » en les chargeant de penser et d'agir à leurs lieu et place ; à se désintéresser de la marche des affaires publiques, c'est s'oublier au point de se mettre à la merci d'un individu qui peut — faisant corps avec ses collègues — disposer de leur vie et de leur liberté. Quelle est donc la véritable souveraineté et comment peut-elle se pratiquer ? Elisée Reclus a dit : « Déléguer son pouvoir, c'est le perdre. » S'ensuit-il de là que pour conserver sa souveraineté à tous instants on ne doit jamais la déléguer même avec mandat bien déterminé et strictement limité ?

Au sein d'une fédération d'industrie telle que le bâtiment, une grève n'est déclarée qu'après dépouillement du scrutin des sections : c'est la forme plébiscitaire. Y a-t-il, en ce cas, abdication de la souveraineté ? Y a-t-il là un acte antianarchiste ? Un anarchiste défendant, au sein d'une assemblée syndicale, une tactique, puis lors du vote, se souciant peu de faire triompher sa manière de voir, s'abstenant et laissant ainsi aux autres le pouvoir d'exercer sa souveraineté, abdiquant ainsi son droit d'essayer de réaliser pratiquement ce qu'il a cru bon de défendre théoriquement, est-il logique ? S'il ne veut pas subir les décisions qu'on lui impose, doit-il rester au sein d'une telle organisation ?

Nous devons être contre le vote parlementaire, car celui-ci suppose abdication de la part de l'électeur. Le député est investi d'un pouvoir général, d'un pouvoir absolu ; il est maître d'agir à sa guise, sans demander avis à ses mandants ; il est en possession du pouvoir législatif et exerce l'omnipotence législative.

Par contre nous devons être pour le vote quand il est extra-parlementaire, ce qui différencie celui-ci, c'est qu'il ne reconnaît pas d'autre loi souveraine que celle qui émane directement des corporations de travailleurs et que celles-ci — à part quelques-unes à direction autoritaire — n'abdiquent pas un seul instant le droit de faire leurs affaires. Tandis que les parlementaires attribuent la puissance législative à l'ensem-

ble des élus du suffrage « universel » bourgeois et enchaînent ainsi d'avance l'action révolutionnaire du socialisme ; les délégués ouvriers sont des mandataires aux ordres de leurs mandants. Etant investis du mandat impératif, ils ne sont que les centralisateurs des décisions d'en bas.

Constatons que presque quotidiennement les anarchistes, dans leurs réunions, congrès, prennent des décisions « ce qui est voter ». Au congrès anarchiste d'Amsterdam (1907), Thourar, de Belgique, s'éleva contre le vote des congressistes ; la majorité décida que le vote était utile et Pierre Monatte lui répondit : « Il est absolument impossible d'assimiler le vote par lequel une assemblée décide d'une question de procédure, au suffrage universel ou aux scrutins parlementaires. C'est à chaque instant que nous usons du vote dans nos syndicats et je le répète, je n'y vois rien de contraire à nos principes anarchistes. »

Ne serions-nous pas obligés de nous prononcer sur certaines mesures à prendre, de voter dans un régime communiste ? L'unanimité étant impossible, une personne refusant de céder serait-elle mise à part ? Certainement non et là encore le remède est dans la liberté de se grouper avec des individus pensant de la même façon. Mais en certains cas, la majorité imposera la minorité en confiant ainsi l'exécution à une sorte d'Etat communal. Malato, dans *Philosophie de l'Anarchie*, page 159, dit :

« Il est un point sur lequel le suffrage seul peut décider : c'est sur des questions primordiales qui touchent à la vie quotidienne de tous : l'allègement du travail, la production, la répartition des produits, l'échange, la nourriture, le logement. Là, les plus simples comprennent à merveille leurs intérêts. D'abord, il n'y a pas d'autres moyens de se rendre compte des besoins d'une société que de consulter chacun de « ses membres. » Et plus loin, page 161 : « Le suffrage c'est la liberté qu'a un citoyen de régler ses affaires dans la chose publique. Par quelle monstrueuse aberration ce suffrage a-t-il pu être confondu avec la délégation du pouvoir qui enlève aux citoyens leur souveraineté pour en investir un petit nombre d'individus. »

Comme on le voit, les anarchistes qui s'entendent à être les adversaires irréductibles de tout mode de scrutin ont tout simplement peur d'être qualifiés « votards ».

Le vote n'ayant pas pour but la « délégation » législative, est utile et même, en certaines circonstances, indispensable.

Puisse cet exposé faire réfléchir les camarades et les inviter à discuter cette manière de voir : c'est le vœu du groupe de Pantin (F. C. R.)

Pour le groupe de Pantin,
E. Maintzer.

L'Anarchie et le Vote

Non, camarade, ce n'est pas un vain préjugé qui fait de nous des adversaires irréductibles du vote, quelle que soit sa forme ; ce n'est pas non plus la crainte de nous voir traiter de « votards ».

Nous sommes antivotards parce que le vote est absolument inconciliable avec l'anarchie.

Tu aurais été de notre avis si, dans ton

étude, tu étais parti d'une définition plus précise de l'anarchie, et si tu avais cherché avant tout à déterminer le but du vote.

Anarchie vient de deux mots grecs qui signifient « sans autorité », « sans domination ». L'anarchie est la négation absolue de toute autorité quelle qu'elle soit ; elle enseigne à l'individu à se rebeller contre toute domination que l'on voudrait lui faire subir ; elle lui enseigne aussi à s'interdire toute action qui pourrait avoir pour but ou pour résultat d'imposer sa volonté à d'autres individus.

Au point de vue social, l'autorité prend la forme gouvernement, et nous sommes par conséquent adversaires de toutes les formes de gouvernement : de la monarchie (gouvernement par un seul), de l'oligarchie (gouvernement par quelques-uns, consuls, etc.), de la démocratie (gouvernement du peuple, du plus grand nombre).

Nous sommes antirépublicains, antidémocrates absolument au même titre que nous sommes antimonarchistes, antiaristocrates : Nous considérons l'asservissement de tous les individus à la volonté du plus grand nombre comme aussi néfaste que l'asservissement de tous à la volonté de quelques-uns ou même d'un seul.

Avant d'aller plus loin, je dois te mettre en garde contre quelques confusions qui pourraient résulter de la première partie de ton exposé.

Lorsque tu dis que l'anarchie, c'est le gouvernement du peuple par le peuple, tu ne fais que reprendre la bonne vieille définition de la démocratie, de la République, qui est pourtant bien éloignée de notre idéal. Il est vrai que tu repousses toute délégation du pouvoir ; mais, d'après tes paroles, il semble que tu accepterais par exemple un système de législation directe dans lequel ce serait le peuple lui-même qui élaborerait, appliquerait et sanctionnerait ses propres lois. Or, ce système est autoritaire (donc antianarchiste), puisqu'il maintient la domination du plus grand nombre, l'asservissement des individus et des minorités aux majorités, puisqu'il conserve la loi et par conséquent les sanctions et tout l'appareil répressif qu'elle implique (police, magistrature, prisons, etc.).

Et cette erreur démocratique, tu la renforces en nous citant des exemples tirés du syndicalisme ; pourtant, il est impossible de confondre l'anarchie et le syndicalisme, car celui-ci ne nous a malheureusement trop souvent laissé voir que les germes de corruption autoritaire qu'il a conservés en lui-même.

Tu dis que voter au syndicat n'est pas commettre un acte antianarchiste ? Mais si, même au syndicat, voter c'est exercer l'autorité ou s'y soumettre.

Le but du vote est de déterminer l'opinion qui réunit le plus de suffrages parmi les membres d'une collectivité, ceci en vue de prendre une résolution à laquelle la collectivité tout entière doit se soumettre. Nous refusons d'élire des députés, de voter, parce que nous ne voulons pas nous donner un maître, nommer un individu chargé de penser et d'agir en notre place, ceci tout le monde le sait.

Mais une autre raison nous empêche de voter : c'est que, si l'on tente de participer à la constitution d'une majorité en vue de prendre des décisions imposées à tous, c'est-à-dire en vue d'exercer une autorité.

Adversaires irréductibles de toute domination, nous ne pouvons participer à la constitution d'une majorité autoritaire.

Accepter de voter pour des délégués avec mandat limité et impératif, ce serait accepter le parlementarisme corrigé par la R. P., le mandat impératif et même le referendum.

Mais si nous envoyons un délégué d'un syndicat à la Fédération, en lui donnant un mandat impératif — ce qui n'est pas toujours le cas — c'est prendre l'engagement implicite de se soumettre à la décision qui sera prise par l'ensemble des délégués ; or, au moment où le délégué est nommé, les syndiqués ignorent la décision qui sera prise et qui leur sera imposée.

Envoyer un délégué chargé de voter dans tel ou tel sens, c'est tenter de faire prendre une décision qui sera imposée à tous ; en un mot, c'est se soumettre à une autorité ou bien tenter de l'exercer ; ce rôle ne convient pas à des anarchistes.

Nous devons être contre le vote quand il est exercé au parlement, nous devons être pour le vote quand il est extra-parlementaire, voilà ce qui ressort de tes paroles.

Nous devons être contre le vote quand il est un moyen de créer, d'exercer ou de maintenir l'autorité. A force de faire des concessions, nous avons, peu à peu, oublié notre idéal, nous nous sommes spécialisés de plus en plus, au point de n'être plus les uns que des malthusiens, d'autres que des antimilitaristes, des syndicalistes, des amour-libristes, des hygiénistes, etc., ce sont là des *ismes* très intéressants, mais qui nous ont fait perdre trop de militants.

(1) Il ne s'agit pas de la commune politique actuelle, mais de la commune communiste, ou communisme intermédiaire entre le groupe et la fédération.

Restons syndicalistes, antipatriotes, etc., mais de grâce, camarades, soyons aussi un peu anarchistes, propageons les idées anticapitalistes, antiautoritaires, mais propageons aussi un peu la seule idée que nous avons oubliée de propager : l'anarchisme.

Tâchons donc de rester anarchistes. Pour cela, il faut nous arrêter sur la pente glissante des concessions, et justement, le vote est une de ces concessions que l'on ne fait pas.

Cessons de faire des concessions, mais faisons le avant que l'anarchisme soit complètement enlisé dans le révisionnisme, dans le socialisme insurrectionnel.

Olivier Henry.

COMMISSION MIXTE DES FUNÉRAILLES D'AERNOULT

La date des funérailles d'Aernoult est définitivement fixée au dimanche 11 février, à Paris.

Le camarade Thuillier, secrétaire du Comité de Défense Sociale, a été désigné par la commission pour accompagner le convoi. Il a quitté Paris jeudi dernier, se rendant à Beni-Ounif pour prendre possession des restes d'Aernoult.

Toutes les dispositions ont été prises par la commission pour que le corps soit arrivé en temps utile pour assurer la manifestation.

En conséquence, la commission fait un dernier et pressant appel à toutes les organisations ouvrières : Fédérations, Bourses du Travail, Groupes socialistes, Groupes anarchistes, etc., qui s'indressent à cette grandiose manifestation contre les conseils de guerre et les bagnes militaires et au sont de l'héroïque Rousset, de vouloir bien dans la mesure de leurs moyens nous faire parvenir leur obole pour couvrir les frais indispensables pour le retour du corps et assurer le succès de notre démonstration.

Il manque environ un millier de francs. Adresser les fonds au trésorier de la commission, le camarade Paquier, 34, sentier des Falaises, Paris (20°).

FRÈRES FLICS !..

Il est impossible de voir sans révolte comment, dans toutes les manifestations, les flics traitent les ouvriers ; leur brutalité est ignoble : coups de pied, coups de poing, coups de matraque pleuvent abondamment sur les malheureux manifestants et même... sur les plus inoffensifs passants. Rien n'est respecté par ces brutes, les femmes sont frappées, piétinées, insultées en termes orduriers par les goudaïs qui commandent à ces brutes ; témoin, cette femme enceinte passée à tabac dans la manifestation du 10 janvier ; et à laquelle, en flic de consolation le saligaud Reiss conseillait d'aller faire le froitout au lieu de manifester.

Si de telles moeurs peuvent impunément se développer, c'est bien grâce à notre camarade, car c'est nous qui par notre attitude, par notre respect imbécile, par notre peur de tout ce qui porte un uniforme, avons contribué à étayer la puissance du policier, nous l'avons tellement habitués à nous voir fuir sans lui opposer de résistance qu'il se considère le maître absolu de la rue ; malheur à ceux qui n'obéissent pas assez vivement à l'ordre de circuler. Les horions tombent dru et fermes ; hommes et femmes apprennent ce qu'il en coûte de résister. (Les confectionneuses en savent quelque chose.)

Il ne faudrait cependant pas nous contenter après chaque manifestation où la brutalité policière s'est donnée libre cours de protester en termes violents par la voix de nos journaux ; il serait préférable de songer à nous défendre nous-mêmes.

Le flic n'est qu'un homme ; comme les autres, il est accessible à la peur ; comme eux, il évite les coups. Si nous savions lui résister énergiquement, si nous lui rendions avec un autre les coups qu'il nous distribue si généreusement, la crainte deviendrait pour lui le commencement de la sagesse.

Notre faiblesse dans les manifestations provient de notre manque d'organisation, d'unité générale, la plupart du temps nous nous trouvons isolés au milieu de la foule, ne sachant qui nous entoure.

Lequel d'entre nous, cependant, qui ne brule du désir de pouvoir prendre sa revanche, la haine du flic est si exacerbée chez nous, qu'aucune pitié à son égard ne saurait subsister : le flic, pour nous, c'est l'ignoble brute qui, pour un salaire de famine, trahit ses frères de misère, consent à commettre les pires vilenies ; c'est l'individu qui, sortant du peuple, se fait le défenseur du capital, c'est l'individu descendu au dernier degré de l'abjection morale, faisant souvent l'économe et féroce service de l'agent des meurs ; dans son rayon, tout lui est soumis, depuis l'humble marchand des quatre saisons jusqu'à la prostituée.

Pour notre dignité personnelle, pour l'intérêt de notre propagande, nous ne devons pas tolérer plus longtemps d'être traités comme des moutons, nous ne devons plus accepter que les flics frappent des femmes sans qu'ils aient à supporter nos représailles.

Pour résister efficacement aux hordes lépiniennes, il faut songer sérieusement à nous organiser, en vue des prochaines manifestations ; si nous sommes décidés à nous faire respecter, entendons-nous de suite, le temps presse.

Quel est le révolutionnaire ? Quel est l'anarchiste ? qui ne carresse pas le secret espoir de faire payer un jour à l'engeance policière les humiliations subies, les coups de pied, les coups de sabre et de matraque si amplement distribués.

Cet espoir se réalisera demain, si, écoutant l'appel qui leur est adressé, les camarades consentent enfin à s'organiser.

Eugène Jacquemin.

La Révolution Mexicaine

Elle ne fait que commencer

La terre pour tous ! Tel est le cri du peuple révolté

Où en est la révolution mexicaine ? se demandent anxieusement les camarades, chaque semaine, en ouvrant le *Libertaire*, le seul journal, en France, qui se fasse un devoir de les renseigner sur les événements qui se déroulent depuis plus de six mois au Mexique.

Eh bien, cette révolution que son caractère tout agraire rend si passionnante pour nous et qui nous passionne toujours plus à mesure qu'elle nous est mieux connue, cette révolte générale des paysans dépouillés, affamés, réduits en esclavage, aujourd'hui dressés, les armes à la main, pour réclamer la communauté des terres, cette splendide révolte n'en est encore qu'à la période de début. Les innombrables combats et expropriations que nous avons résumés n'étaient qu'un prélude, tout nous le fait pressentir.

Avec les derniers numéros de *Regeneracion*, l'admirable organe anarchiste qui a tant fait déjà pour la cause de l'un des peuples les plus opprimés de la terre, toute une liasse de quotidiens mexicains nous est parvenue, ainsi que les derniers numéros de *l'Era Nueva*, de Paterson (Etats-Unis), qui n'a pas cessé, avec *Cultura Obrera*, de seconder vigoureusement *Regeneracion*.

A lire ces feuilles amies, à parcourir les journaux bourgeois de Mexico, réactionnaires ou modérés, tous pleins de faits de révolte ou de manifestations grosses d'avenir, ceux du mois de décembre tout comme ceux des mois précédents, deux impressions d'une importance capitale se dégagent, irrésistiblement. La première est que la question de la possession de la terre, l'unique objet de tout le mouvement actuel, est devenue la question primordiale pour toute la République, des paysans aux bourgeois et aux gouvernants. La deuxième est que la nouvelle révolution ne vient de subir un moment de trêve relative, par la reddition de Reyes et la maladie de Zapata, que pour se déchaîner prochainement avec une ampleur et une force terribles.

De toutes parts — de toutes parts où la lutte armée ne pose pas la question de la terre — de la manière la plus farouche, mais aussi la plus simple, la plus efficace — des délégations se rendent à Mexico, pour réclamer au Président Madero l'exécution de ces promesses qui lui permirent de soulever le peuple et d'atteindre au pouvoir : la restitution des terres aux communautés paysannes, le droit à la terre pour tous. En de nombreuses régions les malheureux dupes du nouveau dictateur ont pu patienter jusqu'à la constitution définitive du gouvernement. Mais aujourd'hui le quart d'heure de Rabelais est venu pour lui. Or il ne peut absolument pas s'exécuter.

Nous l'avons déjà dit, ce ne sont pas les 500 millions qu'il est question de voter qui résoudront le problème agraire mexicain, à supposer que ces millions puissent être trouvés et qu'ils n'aillent pas en majeure partie dans les mains de gouvernants et de fonctionnaires rapaces. Ni Madero ni aucun gouvernement ne peut être en mesure d'arracher ou d'acheter aux spoliateurs toutes les terres que réclament les paysans ; c'est là l'œuvre d'une transformation sociale, et c'est à cette œuvre — par endroits commencée — que le peuple tout entier va être acculé sous peu.

Les promesses de Madero et la Faim de la terre

L'Imparcial (organe réactionnaire) du 24 décembre publie un éditorial à un extrême intérêt. D'abord parce qu'il précise dans le sens que nous venons d'indiquer la situation actuelle. Ensuite parce que son appel à la répression et sa promesse de collaborer à l'œuvre « pacificatrice » du gouvernement, ne laissent aucun doute sur la sincérité des affirmations apportées par cette feuille. Voici quelques passages de l'éditorial :

« Nous l'avons signalé dans un récent article : la commotion révolutionnaire (celle de Madero) a réveillé dans l'âme de l'indigène habitant la campagne, un vieil appétit insouvi : la faim de la terre. C'est une *maladie* (!) des aborigènes, une antique poussée qui s'est fait sentir au fond de toutes les révolutions qui ont secoué le sol de la patrie.

« Quand M. Madero entreprit sa tournée de propagande politique à travers la République, les paysans ne comprirent ni la conception démocratique ni la doctrine libérale prêchée par le leader ; ils ne comprirent que la série de revendications qui conduisaient directement à la possession du butin convoité. (La terre est un butin pour les bourgeois, misérables journalistes ; elle est un droit, le droit à la vie, pour ceux qui la travaillent.) Mais poursuivons :

« Et, qu'on s'en souvienne bien, cette aspiration, cet instinct (bien dit), ce désir surgit des lèvres des premiers révolutionnaires. M. Madero avait parlé dans son programme de San Luis de la dévolution de terrains à ceux qui en furent dépouillés ; mais tous, d'une commune voix, se dirent d'opiniâtés.

« L'idée que les terres appartiennent au Mexique aux indigènes et que ses propriétaires actuels les ont privés d'un bien auquel, comme premiers occupants, ils ont un droit légitime, cette idée ne s'est pas affaiblie en vieillissant ; elle perdure au fond de mille et mille consciences. »

De là vient le « Zapatisme », écume noire de la révolution », ajoute *L'Imparcial* ; et il conclut par la nécessité de faire cause commune avec le gouvernement actuel, si celui-ci veut employer la manière forte, afin de « pacifier » complètement le pays et de sauver la société en péril.

Oui, leur société d'esclavagistes est en péril ; oui ce vieil appétit, cette faim de la terre, au fond de tous les mouvements récents, tel est bien le sens de la nouvelle révolution qui s'est déclarée, au lendemain du triomphe de Madero. Et cette révolution-là est due, en premier lieu, au dévouement d'une poignée de camarades, qui par leur propagande et leurs actes d'héroïsme, l'impulsèrent définitivement dans les voies de l'expropriation et du communisme.

C'est ce qu'on appelle aujourd'hui au Mexique le « Zapatisme ». Et à ce sujet voici ce qu'écrivit *El Pais*, l'organe catholique de Mexico, après avoir assuré que l'ordre avait commencé à se rétablir dans le Morelos : « L'idée du zapatisme n'en reste pas moins à l'état latent, dans ces classes illettrées et inconscientes, laquelle se traduit en un socialisme mal compris et encore plus mal appliqué, en une sorte de communisme anarchiste qui proclame, comme droit suprême, le droit pour le plus fort de s'emparer du bien d'autrui. »

La guerre de classe

Un autre article du *Pais* est des plus significatifs :

« Dans tous les villages de la République, celui qui n'est pas vêtu comme l'ouvrier des champs est un *scientifique* (c'est-à-dire bourgeois, réactionnaire, partisan de Diaz). Est qualifié *scientifique* le propriétaire, par le fait seul qu'il possède quelque chose de plus que les autres ; l'industriel, parce qu'il est le maître de l'usine ; le banquier, parce qu'il a de l'argent ; pour peu que cela continue ainsi, le jour viendra où sera appelé scientifique quiconque sait lire et écrire, parce que 85 pour 100 de nos compatriotes sont illettrés et que le principe égalitaire et la révolution exigent que personne ne soit supérieur à son prochain.

Il y a quelques jours seulement, nous avons assisté au spectacle sauvage qu'a donné d'elle-même la plèbe de cette capitale en lapidant l'automobile du ministre du Chili ; et nous sommes certains que l'outrage était dirigé non par représentant d'une nation amie, mais au *scientifique*, au propriétaire de l'automobile, lequel, selon le sentiment régnant, n'a pas droit à tant de luxe et encore moins à faire ostentation de son luxe.

Il y a enfin le *zapatisme*, le féroce *zapatisme* ! Et de quels principes il se réclame ! *Tous maintenant le savent : c'est la promesse de l'égalité économique pour les habitants du Morelos.*

On exige des terres

Le 10 décembre, parvenait à Mexico une délégation représentant 18.000 habitants de l'Etat de Durango pour exiger l'accomplissement du programme de San Luis. « Nous exigeons la répartition des terres, disent-ils ; ou elle se fera, ou le mécontentement éclatera sous une forme des plus violentes. »

Un autre jour, c'était une commission composée de 50 agriculteurs indigènes de l'Etat de Guanajuato, venu réclamer, au nom de leurs frères de race, les terres dont ils furent dépouillés. Puis un autre comité de 60 indigènes de l'Etat de Jalisco ; puis d'autres encore, plus ou moins menaçants.

Le gouvernement ne serait plus un gouvernement s'il maintenait de semblables promesses ; les indigènes s'en apercevront bientôt et se feront justice eux-mêmes. C'est ce qu'on fait un certain nombre, c'est ce que d'autres continuent à faire.

Les expropriations continuent

Dans l'hacienda de la Concepcion, Etat de Oaxaca, les Indiens d'un bourg voisin se sont emparés d'une grande étendue de terrain où ils veulent construire une ville (*El Imparcial*). L'attitude de certains indigènes de Puebla est vraiment alarmante ; par la force ils se sont rendus maîtres, envers tout droit et toute raison, de vastes extensions de territoires (*La Nueva Era*, organe madériste). Des nouvelles parvenues de l'Etat de San Luis Potosi informent que les indigènes de Tamazunchale se sont levés en armes pour exiger que leur soient rendues les terres que le gouvernement passé leur vola. (De *L'Imparcial*).

Des « bandits » qui parcourent la région de Santa Teresa (Etat de Cohahuila) ont commis toutes sortes d'excès et de déprédations. Ils se sont voués avec une fureur indescriptible au vol et au saccage. *Ils n'ont aucune couleur politique*. Le gouvernement est impuissant à protéger les citoyens... bourgeois, et le brigandage s'étend épouvantablement sur tout le territoire national (*El Diari*). Que d'autres encore, que nous ne pouvons citer !

Dans le Yucatan et le Morelos

Le plus grand mouvement expropriateur du mois de décembre s'est déroulé dans le Yucatan, secouant tout l'Etat et alarmant sérieusement la capitale, Merida. Les journaux

bourgeois ont bien dit que les révolutionnaires du Yucatan étaient au service de Reyes, ancien ministre de Diaz, aspirant à la dictature, mais les faits démontrent le contraire : destruction des archives en certains endroits, expropriations de nombreuses haciendas, pillages de magasins, etc.

La révolte a éclaté de tous les côtés à la fois : à Cacalchen, deux cents hommes attaquent la caserne, s'emparent des armes et persuadent la garnison de marcher avec eux ; après quoi furent saccagés les principaux magasins. De même à Duzilam, après les révoltes de cette localité marchèrent sur les gouvernements, leur tuant huit hommes et mettant en fuite les autres. A Misnelabam, les soldats fédéraux furent presque tous tués. A Tria, Xonatum, Temax, Chococla et vingt autres localités, les révolutionnaires sont restés un temps maîtres du terrain, les troupes gouvernementales furent complètement battues. Puis les renforts arrivèrent, les nombreuses guerrillas durent se disperser.

Dans le Morelos, les « Zapatistes » tiennent toujours. Si Emiliano Zapato est encore malade, son frère n'est point mort, comme on l'avait annoncé, et les guerrillas poursuivent leurs opérations. Un grand nombre de combats sont encore signalés entre ces guerrillas et les troupes rurales ou fédérales. Bon nombre d'haciendas et de localités des Etats de Morelos, Oaxaca, Puebla, Guerrero, Michoacan et même du district de Mexico ont été occupées par ces mêmes révolutionnaires. La liste est trop longue, pour ce mois de décembre seulement ; qu'on nous permette de ne pas la reproduire.

Un Garibaldi

Les « Zapatistes » ont eu aussi affaire avec un petit-fils de Garibaldi, ce misérable dégeneré qui n'est allé au Mexique que pour s'y tailler un riche domaine aux dépens des indigènes. Que dirait son grand ancêtre, le héros d'Aromonte, à voir la figure répugnante que fait son descendant dans la révolution mexicaine ?.. Ce Garibaldi-là, Joseph, comme son aïeul, se rendait dans le Morelos, accompagné de vingt soldats ruraux, pour inspecter des mines dont il s'était rendu acquéreur, lorsqu'il se heurta à une guerrilla révolutionnaire. Un bref combat s'engagea, mais bientôt le petit-fils du héros s'enfuyait à toutes jambes avec son escorte pour ne s'arrêter qu'aux portes de Jojutla, d'où il ne veut plus sortir pour aller visiter « ses » mines.

« Regeneracion » se meurt

Comme nous le disions la dernière fois et comme tous les faits l'établissent, les révoltes mexicaines ne se lèvent guère dans un but politique. Reyes vient de se rendre, faute de partisans. Entré dans l'Etat de Nuevo Leon pour soulever le pays, il ne put grouper que quelques hommes, et ceux-ci s'enfuirent au premier combat. Le général Reyes s'est donc rendu, sans condition. Les juges madéristes vont avoir à statuer sur son sort. Pour l'autre prétendant à la dictature, Vasquez Gomez, ses troupes semblent à peu près inexistantes. Resteront donc à peu près seules en action les guerrillas communistes de Zapato et celles, innombrables, qui sillonnent des Etats non visités par les zapatistes, toutes composées d'expropriateurs, communistes d'instinct ou de conviction.

La propagande de *Regeneracion* triomphe en quelque sorte sur toute la ligne. Ardent, plein de foi, d'enthousiasme communicatif, superbement rédigé en deux langues, cet admirable organe révolutionnaire, d'un genre unique dans les annales de la presse, peut être fier de son œuvre.

Or, c'est à ce moment que *Regeneracion* est menacée de disparaître. Elle succombe sous les dettes occasionnées par les grands frais que comportent des expéditions de 20.000 exemplaires. Si la solidarité pour la belle cause mexicaine ne se manifeste pas immédiatement par de gros envois d'argent, l'admirable feuille de combat aura vécu. Jusqu'à présent les souscriptions — celles d'Europe surtout — ont été insuffisantes.

Cela ne va-t-il pas changer ? Il le faut, il le faut absolument, camarades révolutionnaires de tous les pays. L'adresse de *Regeneracion*, rappellons-le, est 914 Boston Street, à Los Angeles (Cal.) (Etats-Unis).

LE THÉÂTRE DU PEUPLE

Sans grands frais, à des prix accessibles au peuple, donner en des salles de quartier, de banlieue, de province, des pièces d'un art simple, large, agitant les grands problèmes de l'humanité et de l'heure présente, tel est le programme que devait se fixer un *Théâtre du Peuple*.

Ce programme est actuellement en pleine réalisation.

Dans sa séance du 25 janvier, le Comité d'initiative a définitivement créé, sous forme coopérative, le *Cercle des Amis du Théâtre du Peuple*, qui doit soutenir et défendre le Théâtre du Peuple, rêve d'Antoine, fils, qui vient à la réalisation grâce à l'initiative de L. de Saumane et de ses amis du Comité, Maurice Bouchor, P. Vigné d'Octon, P. Campana, A. Bourgois, Maria Verone, de Marmande, Pierre Moranne, Ch. Duffart, A. Traversi, Kress, etc. Une heureuse combinaison permettra à tous les souscripteurs, petits et gros, d'apporter leur aide à cette œuvre, d'une portée artistique et sociale considérable et d'en surveiller la marche ascendante.

Ecrire et demander les statuts à L. de Saumane, au siège du Cercle des Amis du Théâtre du Peuple, 128, avenue Philippe-Auguste.

CARNET D'UN REVOLTE

Responsabilité

Il est des gens qui raisonnent plutôt bizarrement. Parlez-leur des hauts faits de nos glorieux soldats en Chine, au Maroc, ou ailleurs, mettez-leur sous les yeux les preuves les plus évidentes des crimes commis, ils répondent : « Les soldats ne sont pas responsables ; ils doivent obéir : prenez-vous en à ceux qui ordonnent ces expéditions. » Un juré du dernier procès d'Hervé a déclaré à un rédacteur des *Droits de l'Homme*, à peu près ceci : « Comme tout le monde, nous avons été émus des preuves d'Hervé ; comme lui, nous désapprouvons tous ces crimes et nous aurions volontiers acquiescé, s'il s'était contenté de s'attaquer aux financiers, responsables de ces expéditions, sans s'en prendre à nos soldats. Nous ne pouvions le laisser s'attaquer à l'armée ; d'ailleurs les soldats ne sont pas responsables, tous ces crimes, ni même les officiers. C'est aux dirigeants, aux financiers qu'il faut s'en prendre. »

S'il y a des cas où vraiment le soldat et l'officier ne sont pas responsables des crimes qui se commettent, il s'en trouve où leur responsabilité est vraiment engagée et où leur culpabilité apparaît flagrante. Une page du journal ne suffirait pas pour raconter tous les crimes commis par la soldatesque. En Chine, par exemple, où les soldats tuaient sans raison un tas de gens pacifiques qui n'avaient que le tort de ne pas se défendre, des femmes, des enfants étaient égorgés au hasard. Urbain Gohier a publié une brochure réunissant des lettres de soldats en Chine ; je cite cette phrase de l'une d'elles : « Nous avons rigolé l'autre jour ; j'ai coupé les c...les à un Chinois et je les ai foutues dans la gueule à sa femme après l'avoir b...sée. » Il est inutile de continuer, on comprend toute l'horreur de ces crimes commis par des bandits en uniformes.

Au Maroc, des faits à peu près semblables se sont passés ; à son procès, Hervé a lu des lettres, de l'une d'elles citons : « Eh bien quoi ! finis-le ; et comme je refusais, le zouave lui planta sa baïonnette dans le corps. »

Et ce bombardement de Casablanca, fut-il ordonné par des ordres supérieurs ? Non. Les officiers du *Galicie*, sachant la venue prochaine d'une autre unité navale, voulant garder pour eux seuls la gloire de bombarder la ville. Des milliers d'innocents périrent au milieu de cet effroyable carnage ; pendant des heures, les canons vomirent du fer et du feu. Toute cette mitraille détruisit d'innombrables foyers où peut-être régnait le bonheur et la joie avant la venue des civilisateurs.

Ernest Dula

Comité de Défense Sociale

Le comité a décidé de faire poser sur les murs de Paris un manifeste demandant à la population ouvrière d'assister en masse aux funérailles du jeune AERNOULT, assassiné par les chaouchs en Algérie.

Les obsèques auront lieu à Paris, le dimanche 11 février.

De plus, une circulaire a été lancée à toutes les Bourses du Travail de France, à toutes les fédérations de métiers, aux groupes anarchistes et socialistes, leur demandant d'organiser pour ce jour-là une manifestation, meeting ou démonstration dans la rue, en faveur du soldat Rousset.

Il faut que, le 11 février, toute la France ouvrière soit unanime à débrûler les assassins d'Aernoult, et à demander liberté d'hommes de Dienan-ed-Dar : Rousset.

Le comité rappelle que la brochure « L'Affaire Rousset » est en vente, elle comporte 24 pages de texte, avec une très jolie couverture de P. Poncet.

Les prix de propagande sont, pour 100 exemplaires, 3 fr. 50 ; 500, 16 fr. 50 ; 1.000, 32 francs.

Les Images d'Aernoult, qui seront de circonstance le jour des obsèques, à 7 francs le 1.000 et 4 francs les 500.

Adresser les commandes au camarade Ardouin, trésorier, 86, rue de Cléry, Paris.

Le trésorier a reçu :

Syndicat Epiciers de la Seine, 5 fr. ; Souise, libre pensée Tour-du-Pin, 5 fr. 10 ; Foulon Mercier Lacombe, 3 fr. 50 ; Gilles, à Bruxelles, 3 fr. 50 ; Raymond, cité de Nourmès, 3 fr. 50 ; Nicolas, à Toulouse, 3 fr. 50 ; Envoi d'un atelier, 4 fr. ; Synd. métallurgiste d'Alais, 5 fr. ; Liste 71, par Cochon, 11 fr. 95 ; Coll. synd. Tisseurs, Saint-Quentin, 8 fr. 10 ; Collecte à Douai, versé par Tissier, 10 fr. 30 ; Daidieri, à Roanne, 16 fr. 50 ; Colas, 2 fr. ; Collecte par Augot, à Revin, 2 fr. ; X..., 1 fr. 90 ; Souise, ouvriers maison Clément, 40 fr. 50 ; Collecte meeting Bordeaux, par Crispel, 13 fr. ; Cartes Rousset, 2 fr. ; Synd. dessinateurs d'Asnières, par Michel, 3 fr. ; Bourse du travail d'Albi, 3 fr. ; Cotisation comité de défense de Trélazé, 20 fr. ; Liste 70, ouvriers maison Continsouza, versé par Poignard, 34 fr. 75 ; Renault, 1 fr. ; Collecte réunion comité Intersyndical du XV, 13 fr. 40 ; En caisse : 1.618 fr. 85.

Total 1.835 fr. 35
Dépenses 500 fr. 40

Reste en caisse 1.335 fr. 95

Adresser les fonds à Ardouin, 86, rue de Cléry, Paris.



Le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnés.

La Loi de Newton

(RÉPONSE A SIRIUS)

Où Sirius a-t-il lu que je jette l'analyse sur la loi de Newton? Dans ma récente série parue au *Libertaire*, je n'ai parlé qu'incidemment de Newton, à propos du problème de l'attraction. J'ai écrit que Newton n'avait employé ce mot que comme une métaphore pour désigner la force inconnue qui sollicite tous les corps vers la terre. La loi de la gravitation universelle formulée par Newton reste vraie pour Clémence Royer comme pour moi-même. Que Sirius le veuille ou non, l'hypothèse de l'attraction à distance n'en est pas moins irrémédiablement condamnée!

J'étonnerai sans doute l'ami Sirius en lui apprenant que Newton lui-même, l'un des premiers, porta à maintes reprises des coups de hache à l'idée de l'attraction de la matière pour la matière. « La force centripète — écrit-il dans ses *Principes* — est celle qui fait tendre les corps vers un centre, qu'ils soient tirés ou poussés vers ce point ou qu'ils y tendent d'une façon quelconque ». Malgré son habitude de prudence, son esprit, à certains moments, tend irrésistiblement vers l'explication par moindre répulsion qui est la nôtre. Dans la préface de ses *Principes* (dernière édition) il écrit : « Toute la difficulté de la Philosophie paraît consister à trouver les forces qu'emploie la nature par les phénomènes de mouvement que nous connaissons, et à démontrer ensuite par là les autres phénomènes... Plusieurs raisons me portent à soupçonner qu'ils dépendent tous de quelques forces dont les causes sont inconnues et par lesquelles les particules des corps sont poussées les unes vers les autres et s'unissent en figures régulières, ou sont repoussées et se fixent mutuellement. C'est l'ignorance où l'on a été jusqu'ici d'une telle force qui a empêché la Philosophie de tenter l'explication de la nature avec succès ». Dans une lettre à Bentley, Newton s'exprime catégoriquement sur ce point. Il déclare « IMPOSSIBLE, AU POINT DE VUE MÉCANIQUE UNE ATTRACTION À DISTANCE, S'EXERÇANT ENTRE DEUX CORPS SANS MILIEU MATÉRIEL INTERMÉDIAIRE ».

Mais Newton va plus loin encore lorsqu'il écrit : « Ce serait ici le lieu d'ajouter quelque chose sur cette espèce d'esprit si subtil qui pénétre à travers tous les corps solides et qui est caché dans leur substance. C'est par la force et l'action de cet esprit que les particules des corps s'attirent mutuellement aux plus petites distances et qu'elles cohèrent, lorsqu'elles sont contiguës. C'est par lui que les corps électriques agissent à de

plus grandes distances, tant pour attirer que pour repousser les corpuscules voisins ; et c'est encore par le moyen de cet esprit que la lumière émane, se réfléchit, s'infléchit, se réfracte et s'échauffe les corps. » On ne saurait mieux dire. L'esprit subtil dont il s'agit, le lecteur l'a deviné, n'est autre que notre éther intercosmique.

Ainsi, la théorie de l'attraction par moindre répulsion respecte entièrement la loi de Newton. Elle la reconnaît mathématiquement exacte, l'utilise, et comme je crois l'avoir montré précédemment, donne de son mécanisme une explication naturelle et logique. Il est incontestable que l'admirable loi de Newton a rendu jusqu'ici d'immenses services aux mathématiciens, mais Sirius reconnaît avec moi que les mathématiciens, perdus dans leurs chiffres, en ont constaté les effets sans en déterminer les causes véritables. Clémence Royer, ayant lu les *textes mêmes de Newton*, déterminait ces causes. Mon seul mérite, si mérite il y a, c'est de rappeler aujourd'hui à l'esprit public une découverte vieille d'au moins quarante ans !

Je ferai remarquer en passant que les petites chicanes de l'ami Sirius se tiennent uniquement sur le terrain mathématique. De ma « théorie cosmogonique », il n'est nulle question dans son article. Mais puisqu'il connaît si bien les idées de Poincaré, il serait bien gentil de les tirer à clair : pourquoi ne fait-il pas lui aussi pour les travaux de cet « illustre » savant ce que je me suis efforcé de faire pour la philosophie synthétique élaborée par Clémence Royer ? La question, pour les lecteurs du *Libertaire*, n'est point de savoir lequel, de Sirius ou de Pratele, a absorbé la plus forte dose de littérature poincaréenne. Elle sera de savoir quel système géométrique ils devront désormais adopter, une géométrie transcendante à 4 ou à ∞ dimensions, ou bien une modeste géométrie euclidienne, à trois dimensions, réalisable dans la nature des choses.

Pour terminer, Sirius semble me reprocher d'être « un peu dogmatique ». L'ami Sirius a choisi là pour m'accabler un mot bien élastique, un de ces mots qui permettent de condamner une théorie philosophique sans en faire soi-même une étude sérieuse. Je ne sais pas du tout si, personnellement, je suis « dogmatique » ou « sectaire » en matière de philosophie naturelle, mais ce que je sais bien, c'est que le dynamisme atomique, mis au niveau des progrès de la science, m'offre à l'esprit tout un enchaînement

d'idées logiques, de certitudes rationnelles qui en font une véritable doctrine. Dire que la philosophie synthétique exposée par moi ici même est dogmatique, ce n'est pas lui faire un reproche si, par ce mot, on entend que les principes de cette philosophie permettent de pénétrer plus profondément la nature intime des choses, d'analyser plus complètement le mécanisme des phénomènes, de relier entre eux des milliers de faits jusqu'alors épars, de coordonner toutes les sciences de détail en une vaste doctrine synthétique. Partant de la conception si belle de l'atome fluide de Démocrite, cette philosophie nouvelle aboutit finalement à la morale hautement altruiste de l'humanité de demain. Couronnement logique de la loi de Newton, elle embrasse toutes les sciences de l'Univers, de la vie organisée et de l'humanité terrestre, la philosophie communiste-anarchiste comprise.

Personnellement, j'ai plus que jamais l'espoir et la ferme conviction qu'un jour prochain, les anarchistes sincères de tous pays reconnaîtront la logique et le bien fondé de cette grandiose philosophie de la nature, s'ils ne les reconnaissent déjà actuellement. Par mes précédents articles, je crois avoir suffisamment établi quelle puissante vertu révolutionnaire possédait la théorie de l'atome fluide, moteur et centre conscient du monde. A cet égard, les résultats déjà obtenus sont absolument concluants le peu de chapitres de cet immense travail de synthèse qu'il m'a été possible d'écrire jusqu'ici n'ont-ils pas déjà heurté de divers côtés un bon nombre d'incompréhensions et d'habitudes d'esprit traditionnelles ? Quoi qu'il en soit, nous avons pleine confiance que l'effort tenté aujourd'hui par nous en lançant sur le marché notre petit livre d'initiation à la philosophie synthétique aura finalement raison de tous les parti pris comme de toutes les mauvaises volontés !

Aristide Pratele.



Il paraît qu'à Toulouse l'une des gloires de la magistrature, un substitut du procureur de la République, se complaisait en la société de certains individus aux allures efféminées et à qui il témoignait une affection aussi particulière qu'excessive. Non ! mais, voyez-vous ce magistrat pédéraste réquerant au nom de la société, de la morale et autres fadaïses.

LA QUESTION

La torture est rétablie : en effet, à la Surêté, lorsque des agents arrêtent des individus soupçonnés d'avoir commis un délit, il est coutume de les passer à tabac jusqu'à ce qu'ils s'accusent et dénoncent leurs complices.

C'est ce qui est arrivé à nos camarades Dettwiller, Médge et d'autres arrêtés sous l'accusation de complicité dans l'affaire de la rue Ordener. Jadis, sous la royauté, pour obtenir ses aveux, on soumettait l'inculpé à la torture de la question, le supplice des brodequins, on lui broyait les chairs, le forçait, innocent ou coupable, aux aveux nécessaires à l'accusation.

La Révolution a aboli les supplices ; aussi les mouchards de la troisième République ne martyrisent plus les inculpés ; non... ils les assomment de coups pour obtenir les renseignements que leur imbécillité notoire ne leur permet pas de trouver autrement.

Heureusement que nous sommes en République et que le droit de la défense est autorisé.

Mais si, en sortant de prison, l'un de ceux qui eurent à subir l'odieux passage à tabac, brûlait la cervelle d'une de ces crapules qui l'a si lâchement frappé, nul doute que la presse, qui cache soigneusement ces ignominies, ne crierait au libouisme.

Pour moi, j'applaudirais à ce geste, car c'est le seul capable d'imposer le respect de la dignité humaine aux ignobles brutes qui exercent l'abject métier de mouchard.

E. J.

Chronique Théâtrale

THÉÂTRE DE LA RENAISSANCE : *Pour vivre heureux*.

Cette pièce n'est certainement pas de celles qui peuvent être classées comme « sociales », aucune thèse n'y est exposée.

Pour vivre heureux est une comédie agréable où se trouvent de jolies scènes d'une ironie fine et souriante. La donnée de cette œuvre est intéressante, bien qu'un peu invraisemblable.

Mauclair, peintre de talent, ne peut vendre ses tableaux, car il peint, non pour satisfaire le goût du public, mais par amour de l'art ; il se trouve dans une situation gênée ; pour comble de malheur, il est affligé d'une femme grincheuse envers lui et fort aimable pour les autres ; d'ailleurs il ne l'aime pas et lui préfère la fille du père Tranquille, la gentille Madeleine.

Un marchand de tableaux conseille à Mauclair d'imiter Ruffat qui, lui, peint au goût du jour. Mauclair rejette un tel conseil ; en vain Girardot lui montre que maintenant on ne fait plus de l'art pour l'art, mais qu'aujourd'hui la peinture est un moyen comme un autre de gagner de l'argent. L'artiste ne veut pas vendre son pinceau et se ravalait de semblables expédients ; écœuré, il décide de se suicider.

Le deuxième acte se passe chez Pradoux, un musicien ami de Mauclair, le cadavre de ce dernier a été retrouvé dans une rivière, complètement défigurée par la roue d'un moulin, les obsèques vont être célébrées dans quelques instants. Mauclair vivant n'avait pas de talent, mort on lui découvre du génie, les journaux célèbrent sa gloire, donnent sa photographie, publient sa biographie, etc.

Les corbeaux Girardot et Chimène essayent

d'acheter ses tableaux. Ruffat a commandé un enterrement magnifique et console l'amoureuse Noémie, veuve Mauclair, qui ne demande pas mieux. Cet acte, très bien étudié et très bien traité, est, à mon avis, le meilleur. Mais Mauclair ne s'est pas suicidé, il y a eu erreur sur le cadavre, et il revient d'un petit voyage à Dieppe. A son retour Pradoux est seul, le musicien lui apprend son pseudo suicide, lui montre Ruffat consolant amoureusement sa veuve, le fait assister aux marchandages éhontés de ses œuvres et à son enterrement. Mauclair est étonné d'apprendre que sa mort lui découvre tant de talent et d'avis ; un sous-secrétaire d'Etat n'est-il pas délégué par le ministre des Beaux-Arts pour tenir un des cordons du poêle ! Mauclair n'en revient pas : « Quoi, dit-il amèrement, tant de monde à mon enterrement et si j'avais été malade, personne ne serait venu me voir ». Aussi dissuade-t-il Pradoux de faire connaître la vérité. Puisque pour vivre heureux il faut être rayé du monde des vivants, il restera donc mort.

Au troisième et dernier acte, nous sommes chez Pradoux, mais chez un Pradoux riche et célèbre. Noémie Mauclair s'est remariée avec Ruffat. Mauclair, qui légalement est toujours mort — et c'est là où se trouve l'in vraisemblance — vit inconnu à la campagne en union libre avec la charmante Madeleine qui l'aime. Une exposition des tableaux de Mauclair va avoir lieu, Ruffat conteste l'authenticité des œuvres exposées et affirme qu'une douzaine de peintures qu'il possède sont seules dues au pinceau de Mauclair. Ici se passe une scène très amusante et très satirique. Pradoux fait appeler des experts qui, naturellement, déclarent authentiques les tableaux peints par Ruffat, signés Mauclair, et faux les vrais Mauclair. Devant tant d'audace, Mauclair se montre, confond Ruffat et son ex-femme.

Je le répète, l'œuvre de MM. Yves Miemande et André Rivoire est charmante ; elle repose, amuse, est ironique, ne manque pas de satire et de critique contre les mœurs de la société, on y trouve même au dernier acte une pointe contre le journalisme actuel : un reporter affirmant à Mauclair, qu'il n'a jamais vu, qu'il a connu le peintre et que celui-ci s'est suicidé pour une chanteuse de café-concert, laissant dans la misère quatre enfants en bas âge. Les auteurs ont oublié de nous dire si ce journaliste qui sait tout appartenait au *Matin*.

L'interprétation est excellente : Blanche Toutain, Marcelle Yrven, Tarride, Boucher, Matuloy, etc., etc., donnent à leurs personnages une note très personnelle.

Cette pièce est précédée d'un acte, la *Main restée*, qui aurait bien fait de rester dans les cartons de l'auteur.

Emile Guichard.

Un Livre Utile

Moyens d'éviter la grossesse, par G. Hardy.

1 fr. 25 franco, 1 fr. 40 recommandé.

Cet ouvrage est précédé d'un exposé des motifs individuels, familiaux, sociaux de vulgariser la préservation sexuelle.

Il est divisé en deux parties :

1° Notions sur la génération, union sexuelle, fécondation ;

2° Moyens d'éviter la conception, à employer soit par l'homme, soit par la femme. Tous les procédés jusqu'ici connus d'éviter la grossesse sont ensuite exposés en détail, matière dont ils sont fabriqués, manière de les employer, nettoyage, entretien en bon état, avantages et inconvénients, etc... Sous ce rapport, cette brochure est certainement la plus complète qui ait paru jusqu'ici.

UN PEU D'HISTOIRE

(Suite et fin)

Le 2 août comparut, devant la cour d'assises du Rhône, un enfant de vingt ans, Santo Geromino Caserio, inculpé d'avoir assassiné le sieur Sadi Carnot, exerçant la noble profession de président de la République. Cet enfant était un être doux ; à 18 ans il avait lu avec passion des journaux et des brochures anarchistes ; en 1892 il avait subi une première condamnation pour propagande anarchiste. Aux questions posées par le président, Caserio répondit d'une voix douce mais ferme, on sentait dans ses paroles la foi en l'idée anarchiste, le compagnon convaincu. Il raconta tout ce qu'il avait vu en venant à Lyon, montrant ainsi qu'il avait accompli son acte avec le plus grand sang-froid. Le président ne put s'empêcher d'observer : « Vous aviez l'esprit libre, vous notiez tout. »

A la fin de l'interrogatoire, le président dit : « Ce n'est pas un chef d'Etat seulement que vous avez tué, c'est le meilleur des époux et des pères de famille. »

Et le petit Italien de répondre : « Des pères de famille ! Il y en a d'autres qui sont tués par la misère et le travail. Vaillant n'était-il pas aussi un père de famille, n'avait-il pas une femme, un enfant ? Henry avait une mère, un frère. »

Puis vint le défilé des témoins à charge ; naturellement chacun avait accompli une prouesse, et si l'assassin était entre les mains de la justice, chaque témoin en revendiquait un peu l'honneur (?)

Le lendemain, la cour entendit le soldat Leblanc, cet individu détenu à la prison militaire était un « mouton » ; il rapporta une histoire idiote, sans doute dans le but de se faire gracier.

Le réquisitoire fut prononcé par Fochier,

procureur général ; la défense fut présentée, si l'on peut s'exprimer ainsi, par M^e Dubreuil, bâtonnier de l'Ordre, aucun avocat de Lyon n'ayant voulu se charger de la défense de l'anarchiste italien Caserio, il lui en fut nommé un d'office.

La plaidoirie de M^e Dubreuil fut quelque peu singulière, c'est ainsi qu'à un moment il dit : « Je ne serai pas le comparse secondaire de ce drame, dont le dénouement s'aperçoit là-bas, avec l'échafaud et le bourreau. » Quand son avocat évoqua l'image de sa mère, Caserio se mit à pleurer. Larmes touchantes, qui montrent bien la bonté de ce terrible assassin. Sa maman ! Il la revoyait là-bas dans l'humble maisonnette du petit village d'Italie, pensant à son fils, à son père. Ah ! qu'il est loin le criminel endurci et sournois que nous montrent MM. les bourgeois ; le voilà là pleurant à chaudes larmes quand on évoque devant lui sa bonne vieille mère.

M^e Dubreuil ayant dit au cours de sa plaidoirie qu'un avocat italien, M^e Gori, avait été l'éducateur et le maître de l'accusé, Caserio l'interrompit et déclara, d'une voix vibrante d'indignation, qu'il n'avait jamais eu de maître.

Le jury, après vingt minutes de délibération, revint avec un verdict impitoyable : C'était la peine de mort.

Caserio fut exécuté le 16 août suivant. Malgré son courage, qui ne l'abandonna pas un seul instant, la bourgeoisie et ses valets du journalisme cherchèrent encore à salir celui qui n'avait pas hésité à faire le sacrifice de sa vie.

Immédiatement après l'attentat dont Sadi Carnot fut victime, les lois d'exception contre les anarchistes furent appliquées avec une férocité incroyable par les tribunaux correctionnels, et les cours d'assises. Le 20 août, Moschetto, un Italien, fut condamné à six mois de prison pour avoir, étant ivre, dit que Caserio avait bien fait de tuer Carnot. Le 21, même peine pour le même fait à un aide cui-

sinier, Victor Leprince. Le 22, un déséquilibré, Guioi de Lafaye, est condamné, par la correctionnelle de Bordeaux, à six semaines de prison après avoir fait deux mois de prévention. Le 23, la 11^e chambre correctionnelle condamne un Italien, Antoine Rossi, à huit mois de prison, Rossi, comme les précédents, n'était pas anarchiste mais avait fait l'apologie de l'acte de Caserio dans un moment d'ivresse. Le 8 septembre, un nommé Derouet et sa femme passent devant la cour d'assises de la Seine, leur crime : Apologie de meurtre et injures aux agents. Ils furent acquittés après avoir subi deux mois de prévention. Le 6 octobre, la 8^e chambre appliqua pour la première fois la loi du 28 juillet 1894 et condamna Alphonse Orsat — qui n'était pas anarchiste — à treize mois de prison.

Ferdinand-Joseph Calazel fut condamné, vers la même époque, à six mois de prison et cent francs d'amende (100 fr.) par la cour d'assises de l'Allier, toujours pour le fameux crime d'apologie. Calazel, tout en revendiquant hautement être anarchiste, nia avoir tenu les propos qui lui étaient reprochés ; trois témoins seulement viennent étayer catégoriquement l'accusation, ce sont : Martin, Trimouille et Primy ; ces trois individus étaient mineurs à Commeny.

Je terminerai cette brève esquisse du mouvement anarchiste terroriste en disant quelques mots sur le procès des « Trente », qui se déroula du 6 au 13 août devant la cour d'assises de la Seine.

Ses accusés étaient poursuivis pour association de malfaiteurs ; voici les noms de ces compagnons : Jean Grave, Ledot, Bernard, Trancourt, Raoul Chambon, Paul Reclus (contumax), Constant Martin (contumax), Emile Pouget (contumax), Duprat (contumax), Cohen (contumax), Daresy, Soubrié, Georges Brunet, Charles Chatel, Fénéon, Amaud dit Louis, Matha, Agneli, Billon, Sébastien Faure.

Les autres avaient été joints à ces dix-neuf accusés quoique leur cas ne fut point le même ; en effet, les onze accusés dont les noms

suivent étaient poursuivis pour vol ou complicité : Joseph Molmeret, Bastard, Ortiz, Bertani, Chericotti, Bellotti, Liégeois, Antoinette Cazal, Marie Zanini, veuve Milanaccio, Victorine Turcano, femme Bellotti, Annette Soubrié femme Chericotti.

L'acte d'accusation reprocha à Constant Martin d'être le trésorier des compagnons anarchistes. Il est fort regrettable que ce fameux trésorier dont on a tant parlé autrefois n'ait existé que dans l'imagination romanesque du ministère public ; à Duprat d'avoir été rédacteur à l'*Indicateur Anarchiste* ; Ledot était accusé lui aussi d'avoir été rédacteur, puis administrateur à la *Révolution* ; à Chatel la fondation de la *Revue Anarchiste*, d'avoir été gérant de la *Revue-Dehors* et rédacteur à la *Revue Libertaire*.

Matha était accusé d'une série de méfaits plus horribles les uns que les autres : avoir géré le journal l'*En-Dehors*, avoir été condamné par défaut une fois à dix-huit mois et une autre fois à deux ans de prison pour différents articles ; d'avoir donné asile, à *Londres*, à Emile Henry après l'explosion de la bombe au commissariat de la rue des Bons-Enfants ; d'être revenu à Paris quelques jours avant l'explosion de l'hôtel Terminus, si l'on avait osé on aurait accusé Matha de porter une barbe « exubérante », comme la qualifia Fénéon.

L'accusation reprochait à Fénéon, employé au ministère de la Guerre, d'avoir collaboré à des journaux anarchistes, reçu Emile Henry et donné asile à Matha et à Cohen.

Tels sont les crimes odieux, épouvantables reprochés à ces camarades, et voilà pourquoi un avocat général interdit la reproduction d'une partie des débats — celle concernant Grave et Faure — et requit les peines les plus sévères. Le procès dura huit jours, le président était un nommé Dayras, qui se donna beaucoup de mal pour gagner ses appointements et qui n'y parvint guère ; il avait affaire à des hommes beaucoup plus intelli-

gents que lui et il le sentit bien. Le sinistre Bulot occupait le siège du ministère public.

L'accusation ne put citer aucun témoin ; à charge contre les dix-neuf premiers accusés. Enfin, après huit jours de débats, le jury rendit son verdict : Grave, Faure, Ledot, Châtel, Agneli, Bastard, P. Bernard, Brunet, Billon, Trancourt, Daresy, Chambon, Molmeret, Fénéon, Matha furent acquittés ainsi que la veuve Milanaccio, la femme Chericotti, la veuve Bellotti, Bellotti fils et Antoinette Cazal, ces cinq derniers faisaient partie de la bande Ortiz.

Ortiz fut condamné à quinze ans de travaux forcés, pour vol, Chericotti à huit ans et Bertani à six mois de prison.

Le 31 octobre, la Cour condamnait à vingt ans de travaux forcés : Paul Reclus, Cohen, Constant Martin, Duprat, Emile Pouget. En 1895, le 2 février, eut lieu une amnistie qui permit à ces camarades de rentrer en France.

Le verdict du procès des « Trente » fut un cinglant camouflet pour le gouvernement. Les camarades reprirent la lutte interrompue par cette affaire.

Sébastien Faure fonda, l'année suivante, le *Libertaire*, dont le premier numéro parut le 16 novembre 1895 ; les principaux collaborateurs étaient, outre Sébastien Faure : Louise Michel, Constant Martin, Matha, gérant, etc. ; sa publication fut interrompue pendant la durée du *Journal du Peuple*. Telle est, en ses grandes lignes, l'histoire du mouvement anarchiste de 1892 à 1894, qui depuis cette époque n'a fait que progresser.

E. Guichard.

UNE PLANCHE ANATOMIQUE

LA COUPE DU BASSIN DE LA FEMME d'après un dessin de G. Hardy, superbe lithographie, en vente au « Libertaire ». Prix : 0 fr. 15 ; par la poste, 0 fr. 20.

EN PROVINCE

A MONTCEAU-LES-MINES

Comme je l'avais annoncé dans un précédent numéro du *Libertaire*, le groupe d'émancipation ouvrière a commencé une tournée de conférences de quartiers en faveur de Rousset et contre les lois scélérates. Avec un réel plaisir nous avons vu très bien réussir nos trois premières réunions. C'est devant un nombreux public d'hommes et de femmes que nos camarades Aimé Rey, secrétaire du groupe, et Laplace, du Syndicat du bâtiment, ont démontré l'iniquité de ces lois abominables dont on frappe indistinctement aujourd'hui les militants anarchistes et syndicalistes.

Le camarade Rey s'étendit longuement sur les misères endurées par les malheureux disciplinaires, sur l'assassinat d'Aernout, sur la conduite héroïque de Rousset qui expie le grand crime d'avoir voulu élever la vérité à la graduelle tortionnaire d'Afrique, en même temps qu'à l'opinion publique.

Les applaudissements qui suivirent démontrèrent que nos amis avaient été compris, que la politique électorale n'est pas encore arrivée à abrutir les électeurs montbéliards. Il est vrai que ce sont des sympathiques, des unifiés qui assistent à nos réunions, les autres, pauvres électeurs à la remorque des manitous du pays, préfèrent aller s'alcooliser. Ceux-là n'ont pas besoin de s'éduquer, le bulletin de vote leur suffit. Grand bien leur fasse, car ils ne sont pas difficiles à contenter.

Naturellement, nous ne voyons pas non plus les gros bonnets de l'unification. Ceux-là se fichent bien des lois scélérates qui ne peuvent les atteindre, et de Rousset. Ils ont d'autres chats à fouetter. D'ailleurs, jusqu'à présent, ni le syndicat des mineurs, pourtant si puissant, ni le groupe d'études sociales ou plutôt le groupe social électoral, n'ont organisé de conférences contre les iniquités gouvernementales de ces temps derniers. Ce n'est sans doute pas aussi intéressant que les élections municipales qui approchent.

Mais ce qu'il y a de plus à regretter, c'est que les camarades syndicalistes révolutionnaires et anarchistes, à part quelques-uns, malgré plusieurs appels, restent en dehors de notre mouvement. Indifférence, crainte, ou peut-être les deux !

Cela ne nous empêchera pas de continuer notre propagande émancipatrice, car à chacune de nos conférences, nous faisons une distribution d'inventaires de nos journaux, et nos brochures s'envolent d'une façon surprenante. Des chansons suivent ordinairement la causerie de nos camarades.

A la dernière réunion, en plus des chanteurs habituels, une femme et un enfant se détachèrent de l'auditoire pour démontrer que l'ai quelque valeur au point de vue moral. Ils nous débâtèrent plusieurs monologues révolutionnaires. Une collecte fut faite ensuite au profit du Comité de Défense Sociale.

C'est bon signe quand les femmes et les enfants s'en mêlent. Cela fera peut-être réfléchir les camarades qui restent dans l'inaction.

J. Blanchon.

Communications

Fédération révolutionnaire communiste. — Foyer communiste du 19^e et Solidarité, samedi 3 février, à 8 heures et demie du soir, salle du Chansonnier, 4, rue de Flandre, grand meeting de protestation contre la condamnation de Rousset. Orateurs inscrits : Dauthuille et Peronnet du Comité de Défense Sociale ; Aubin et Vauloup, du groupe des libérés des bagnes militaires ; Pierre Martin, du *Libertaire* ; Franck Coeur, de Solidarité, dans ses œuvres.

Fédération révolutionnaire communiste —

Appel à tous les groupes d'avant-garde (syndicalistes, socialistes, révolutionnaires et anarchistes). — Aux jeunes : un groupe artistique, Solidarité, s'est formé dans le 19^e arrondissement sous l'égide de la F. R. C. et comme son nom l'indique se propose de faire acte de solidarité envers et contre tous.

1. Venir en aide à tous les camarades qui tomberont dans la lutte menée contre l'oppression gouvernementale et capitaliste, soit en leur procurant les moyens de se mettre hors de portée des griffes policières, ou au cas de leur arrestation en subvenant aux besoins de leurs compagnons et de leurs enfants.

2. Soutenir dans la mesure du possible les autres groupes faisant une action d'ensemble contre une iniquité quelconque.

L'occasion se présente : Rousset, victime de la vindicte militaire, va être envoyé au bagne pour 20 années. Le groupe vient de décider de faire sortir une chanson intitulée : *Gloire à Rousset*, sur l'air de *Gloire au 17^e* et la tient à la disposition de tous les groupes au prix de 8 francs le mille (le cent, 1 fr. 25).

Camarades, l'entêtement d'Aernoutl approche et c'est le crois le moment de faire en tonner derrière cette victime des bagnes militaires nos ains de révolte et d'angoisse.

Donc, tous debout ! Sauvons Rousset ! A bas les conseils de guerre !

Adressez fonds et commandes aux camarades Franck Coeur, 68, rue Philippe-de-Girard (19^e), et Cocagne, 44, rue Curial (19^e).

Conférence Sébastien Faure. — Le samedi, 3 février, à 8 heures et demie du soir, Maison des Syndicats du 17^e, (77, rue Pouchet). Sujet traité : *La vie chère, les lois scélérates, la guerre*. Entrée : 0 fr. 50 centimes.

Le mardi 6 février, à 8 heures et demie du soir, salle du Libre-Echange, (avenue de Cléry et rue Brochant). Sujet : *Deux preuves de l'existence de Dieu*.

Premières : 1 franc ; secondes : 0 fr. 50.

Le jeudi 8 février, à 8 heures et demie du soir, Maison des Syndicats du 15^e, (18, rue Cambronne). Sujet : *la société future*. Entrée : 0 fr. 50 centimes.

Conférence Jean Marestan. — Vendredi 9 février, à 8 heures et demie du soir, Marestan fera, dans la grande salle des Sociétés Savantes, 8, rue Danton, une conférence publique et contradictoire sur *l'éducation sexuelle*. Entrée : 0 fr. 50. Métro : St-Michel.

La Muse Rouge. — Dimanche 4 février, de 9 heures à minuit, Maison Commune, 49, rue de Bretagne ; le caveau révolutionnaire. Les chansonniers dans leurs œuvres. Vestiaire : 0 fr. 50.

L'idée libre. — Les groupes, ainsi que les camarades chansonniers sont avisés que l'idée libre organise une matinée de propagande, le dimanche 18 février. En prendre note.

L'Effort. — Groupe anarchiste de propagande et de discussion, 49, rue de Bretagne, au premier, salle numéro 1.

Réunion des camarades tous les jeudis à 8 h. et demie.

Maison Commune du III^e. — N'oublions pas que le cabaret-concert et le théâtre d'ombres de Charles d'Avray ouvrent le dimanche soir 11 février. Que les camarades désireux de se faire entendre écrivent de suite à Ch. d'Avray, 49, rue de Bretagne.

Liberiga Stelo. — Cours d'esperanto les mercredis dans les salles suivantes : Belleville, 23, rue Boyer ; Maison des Syndicats du 17^e, rue Pouchet, 67, et Egalitaire, 13, rue Sambre-et-Meuse. Ce dernier cours étant fini nous prions les camarades désireux d'apprendre l'esperanto d'assister à la première leçon mercredi prochain. Cours d'esperanto par correspondance. Ecrire Liberiga Stelo, 49, rue de Bretagne avec timbre pour réponse.

Groupe d'études sociales et groupe Néo-Malthusien. — Samedi 4 h. 4 à l'Université populaire, 157, faubourg St-Antoine, causerie controversée par Armand, sur *la vie malthusienne*.

Foyer Populaire de Belleville. — 5 rue Henri Chevreau, jeudi 8 février à 8 heures et demie, conférence par Wasso Crochelli sur le communisme anarchiste contre idéal et comme mode d'organisation de l'action.

Œuvre de la Presse révolutionnaire. — Le groupe organise pour le samedi 10 février une grande réunion, avec causerie, voir la salle dans le prochain numéro.

Fédération communiste révolutionnaire. — Groupe des originaires de l'Anjou, dimanche 4 février, à 2 heures et demie, salle Fabien, 70, rue des Archives (3^e). Causerie par la camarade Thérèse Tangourdeau. Publiciste, et E. Guichard, du *Libertaire* : *la femme et les préjugés*.

Les femmes sont particulièrement invitées. Une discussion contradictoire suit chaque causerie.

Groupe l'Effort. — Jeudi 2 février 1912 à 8 h.

salle numéro 1, Maison Commune, 49, rue de Bretagne, causerie entre copains. Sujet traité : *la limitation des besoins*.

Vient de paraître le numéro 1 du *Travailleur Idiste*, trimestriel. Le numéro : 0 fr. 05. Abonnement d'un an : 0 fr. 30, 5, rue Henri-Chevreau, Paris (20^e). Ce numéro contenant entre autres une réponse inédite de Papillon à Habert (suite de la controverse de la Bataille) sera envoyé gratuitement à tout camarade qui le demandera.

Emancipanta Stelo. — Union internationale des Idistes d'avant-garde. — Outre nos 8 cours du soir publics et gratuits, annoncés dans *la Bataille*, nous avons un cours gratuit par correspondance en 12 leçons. Pour le suivre et recevoir les documents avec textes comparatifs (l'un de Zamenhof, l'autre en ido), écrire à : Emancipanta Stelo, 5, rue Henri-Chevreau, Paris (20^e), avec timbre pour réponse.

Fédération révolutionnaire communiste. — Aux frères. — Réunion plénière de la Fédération dimanche 4 février, au Foyer Populaire, 5, rue Henri-Chevreau, à 2 heures précises de l'après-midi.

Ordre du jour : les adhésions de la province, l'affaire Rousset et les funérailles d'Aernout, la campagne municipale.

Prière d'être nombreux et exacts.

Ceux qui veulent être au courant de la pensée et de l'œuvre de la Fédération s'abonneront au bulletin mensuel.

L'abonnement annuel est de un franc. S'adresser au secrétaire : Eugène Martin, 11, rue Roumainville, Paris (19^e).

Nous avons toujours des papillons gommés à 0 fr. 25 le cent. Même adresse.

Comité de Défense sociale. — Section de Marseille. — Dimanche 4 février à 6 heures du soir, assemblée générale au siège, 63, allées des Capucins.

Groupe des Amis de la Bataille du 18^e. — Vendredi 2 février à 9 heures, salle Roudier, 125, rue Darnérou, causerie par le camarade James Guillaume : *de l'internationalisme syndicalisme*.

Tous les camarades sont cordialement invités.

Foyer populaire du Pré-Saint-Gervais. — Siège social : 6, rue de Pantin, le Pré-Saint-Gervais (Seine). — Aux Gervaisiens. — Sous la dénomination de *Foyer Populaire*, il est créé, dans la ville du Pré-Saint-Gervais, un groupement qui a pour but :

L'organisation de causeries éducatives sur les sujets les plus aptes à hâter l'émancipation de la classe prolétarienne ;

De créer un milieu récréatif où les adhérents au Foyer, leur famille, leurs amis et toutes les personnes intéressées par cette œuvre pourrout trouver des distractions saines et agréables, dans l'organisation de fêtes familiales, concerts, pièces de théâtre interprétées par un groupe théâtral qui sera constitué par le Foyer, et par des sauterelles ;

De procéder à la création d'une bibliothèque composée des ouvrages les plus propres à instruire ou à distraire.

Aux personnes désireuses de joindre leurs efforts aux nôtres pour la bonne marche de l'œuvre entreprise, nous faisons appel afin qu'elles adressent leur adhésion au secrétaire, A. Belton, 1, avenue des Acacias, villa du Pré-Saint-Gervais, ou au siège social, 6, rue de Pantin, le samedi, de 9 h. à 11 h. du soir.

La cotisation est fixée à 0 fr. 25 par semaine.

Les camarades que l'œuvre intéresse, sont invités à la réunion qui aura lieu le samedi 3 février à 8 heures et demie du soir, salle Gaillard, 6, rue de Pantin.

Pour le groupe du Foyer, Le Secrétaire : A. BETTON.

Liberiga Stelo. — Association internationale des esperantistes d'avant-garde. Siège social : Maison 49, rue de Bretagne, Paris.

Cours d'esperanto les mercredis dans les salles suivantes : Belleville, 23, rue Boyer ; Maison des Syndicats du 17^e, rue Pouchet, 67, et Egalitaire, 13, rue Sambre-et-Meuse. Ce dernier cours étant fini, nous prions les camarades désireux d'apprendre l'esperanto (surtout ceux qui ont assisté à notre conférence) d'assister à la première leçon mercredi prochain. Cours d'esperanto par correspondance. Ecrire Liberiga Stelo, 49, rue de Bretagne (avec timbre pour réponse).

Le secrétaire, P. Asselin, 17, rue des Chau-fourniers, Paris.

La cotisation à « Liberiga Stelo » est de 3 francs par an, payable par trimestre.

Matinée familiale. — Dimanche 4 février, à 2 heures de l'après-midi, salle de l'Université Populaire, 7, rue de Trelatone.

Nous avons tout fait pour rendre cette matinée agréable. Elle sera composée d'une partie de concert avec les concours d'artistes de la Jeu-

nesse et de groupes artistiques ; d'une causerie par le camarade Pierre Dumas, de la Fédération de l'habillement, et terminée par une sauterelle. Invitation cordiale à toutes et à tous. Vestiaire obligatoire : 0 fr. 50 cent.

LA LANGUE AUXILIAIRE UNIVERSELLE

Je ne parle que le français, et encore ?... Il m'arrive souvent, comme à la Martine de Molière, d'insulter la grammaire.

N'empêche que bien des fois je me suis posé cette question : Ne pourrions-nous pas créer une langue universelle qui permettrait aux peuples divers de pouvoir se comprendre et d'échanger directement leurs idées, sans traducteurs ni interprètes ? Cela me semblait possible, et les immenses bienfaits que pouvait rendre une telle institution ne m'échappaient pas.

C'est ainsi par cet ordre de pensées que je me dirigeais samedi dernier à la Bourse du Travail pour entendre une sérieuse controverse entre les partisans d'une langue universelle, mais défenseurs de deux méthodes différentes : l'esperanto et l'ido.

La bataille a été animée, violente même parfois. La disproportion de talent entre les orateurs était grande ; c'est ce qui oblitère le jugement porté par la foule sur l'efficacité de telle ou telle méthode. Pour celui qui ne se laisse pas emballer par le beau dire, les raisons invoquées par l'iciste mériteraient d'être examinées. Le camarade Papillon connaît très bien son sujet, mais, hélas ! on avait mis en face de lui un homme habitué à la parole, qui sait se tenir en chaire comme professeur et connaît l'art de tenir un auditoire sous le charme du rhéteur et le captiver par un mirage d'apparences raisonnables mais non de raisonnées.

Le résultat du débat aurait été bien différent, si Papillon avait eu devant lui un homme de sa classe, parlant en ouvrier sur un sujet contraire, il est vrai, mais dans une disposition mentale à peu près identique. Ces deux travailleurs zélés, fanatiques même de leurs causes, auraient cherché à faire comprendre les avantages de leur méthode respective par des arguments sérieux dans un langage moins raffiné, mais peut-être plus édifiant pour les assistants. Tantais que les deux thèses n'ayant pas été soutenues avec la même éloquence et entendues de la même façon, il est impossible d'établir une comparaison équitable entre les deux méthodes. Pour beaucoup de profanes qui n'appartiennent ni à un camp ni à l'autre, ce qui leur permettrait de juger d'une façon plus impartiale, il ne leur a pas été donné d'acquiescer les connaissances nécessaires pour se faire une opinion.

Le résultat qui se dégage de cette controverse n'est en faveur d'aucune des deux méthodes. On est même à se demander si ce n'est pas l'affirmation de l'innanité d'une langue universelle.

Un profane.

BIBLIOGRAPHIE

LA VIE OUVRIERE, revue syndicaliste bi-mensuelle, paraissant le 5 et le 20 de chaque mois.

Sommaire du numéro du 20 janvier 1912. — Les Lois Scélérates (Alfred Rosmer). — Enquête sur les Jeunes syndicalistes. — La Fin de la J. S. d'Amiens. — Kotoku et le Syndicalisme (Hippolyte Havel). — Les Grèves des Patrières du Bassin de Paris (J. Lapiere). — Les Revues socialistes étrangères. De Ambris quitte *Paying Libere*. — Des lettres de Kotoku (A. Griot).

A travers les revues :

Les préoccupations sociales des révolutionnaires chinois. — L'Aviation et l'Etat. — Le Peuple des Etats-Unis. — Socialisme et Syndicalisme américains. — Et les traités ouvriers ? (Harmel).

La quinzaine sociale :

Les Faits. — Notes et Documents. — Le procès Viau, Dumont et Baritaud. — La Fé-

dération de la Voie Ferrée. — Les locataires regimbent. — Le cas Bordères. — La presse syndicaliste.

Administration et rédaction : 96, quai Jemmapes, Paris (X^e).

Un numéro spécimen est envoyé sur demande.

LES PETITS BONSHOMMES

journal pour enfants, paraissant le 1^{er} et le 15 (96, quai Jemmapes). Abonnements : Un an, 4 fr. ; six mois, 2 francs.

Sommaire (n^o 26, 2^e année). — L'Enfant et le Tambour (poésie), Eugène Follet. — Causerie de quinzaine, C.A. Laisant. — Jean Bissac, Grand Bonhomme. — Dans l'Etang (Le Brochet), Marie Werlyo. — Les Exploits de Capricant (La vie chère), Eugène Poitevin. La chanson de l'Homme Libre. — Ce bon cheval de bois, Myrielle. — La Lune, J. Couture. — Cinquième leçon d'esperanto (illustrée). — Travail au cordonnet (dessin de C. Imbert), etc. Illustrations de Ludovic Rodot, Compoint, Capelluro, etc.

Petite Correspondance

Un camarade pourrait-il donner quelques tuyaux sur l'achat du poisson de mer et différents coquillages, à Jardillier, Ch., 3, rue Blaise-Pascal, Moulins (Allier).

ENTRAIDE

Un camarade pourrait-il indiquer n'importe quelle place à un copain sans travail. Ecrire au Foyer Populaire, 5, rue Henri-Chevreau.

Vient de paraître

L'Initiation Sexuelle

par G. BESSÈDE

(Préface du Docteur L. BRESSELE)

Le premier ouvrage qui apporte aux parents un système complet pour renseigner les jeunes gens, AVEC TOUT LE TACT DESIRABLE, sur la génération (végétale, animale et humaine), les maladies vénériennes, l'hygiène et la responsabilité sexuelles

UN VOLUME AVEC DESSINS DANS LE TEXTE

Prix : 3 francs

Envoi franco, contre mandat ou bon de poste au nom de l'administrateur du « Libertaire », 15, rue d'Orsel, Paris.

Répandez le « Libertaire »

L'imprimeur-gérant :

Emile CARRE

15, rue d'Orsel. — Paris.

EN VENTE AU « LIBERTAIRE »

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats, bons de poste ou toute autre valeur.

Adressez lettres et mandats à l'Administrateur du « Libertaire », 15, rue d'Orsel.

La deuxième colonne indique le prix par la poste.

BROCHURES

ANARCHISME

Les Martyrs de Chicago.....	0 05	0 10
Aux jeunes gens (Kropotkine).....	0 10	0 15
La morale anarchiste (Kropotkine).....	0 10	0 15
Communisme et anarchie (Kropotkine).....	0 10	0 15
L'Etat et son rôle historique (Kropotkine).....	0 25	0 30
Entre Paysans (Malatesta).....	0 10	0 15
Aux anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert).....	0 10	0 15
A. B. C. du Libertaire (Lermine).....	0 10	0 15
L'Anarchie (Malatesta).....	0 10	0 15
L'Anarchie (A. Girard).....	0 10	0 15
Evolution et Révolution (E. Reclus).....	0 10	0 15
Arguments anarchistes (Beaure).....	0 20	0 25
La question sociale (S. Faure).....	0 10	0 15
Les Anarchistes et l'Affaire Dreyfus (S. Faure).....	0 15	0 20
Organisation, initiative, cohésion, (Jean Grave).....	0 10	0 15
Le patriotisme par un bourgeois, suivi de Déclarat, d'Emile Henry (Le Congrès anarchiste d'Amsterdam).....	1 25	1 35
Rapports au congrès antiparlementaire.....	0 50	0 60
Les déclarations d'Etievant.....	0 10	0 15
Le Communisme et les passeurs (Chapelier).....	0 10	0 15
L'esprit de révolte (Kropotkine).....	0 10	0 15
Les Communistes anarchistes et la femme (Groupe des E. S. R. I.).....	0 10	0 15
Le communisme et l'anarchisme (E. S. R. I.).....	0 10	0 15

ANTIMILITARISME

Le manuel du soldat.....	0 10	0 15
La chair à canon (Manuel Devaldes).....	0 10	0 15
Aux conscrits.....	0 05	0 10
Le Militarisme (Fischer).....	0 10	0 15
L'antipatriotisme (Hervé).....	0 10	0 15
Colonisation (Jean Grave).....	0 10	0 15
Contre le brigandage marocain.....	0 15	0 20
L'enfer militaire (Girard).....	0 15	0 20

Grosse en l'air (Girault).....	0 05	0 10
Travailleur ne sois pas soldat (L. Bertoni).....	0 10	0 15
Contre la guerre.....	0 10	0 15
Patrie, guerre, caserne (Ch. Albert).....	0 10	0 15

SOCIOLOGIE (SYNDICALISME, ANTIPARLEMENTARISME, etc.)

Le syndicalisme révolutionnaire (Griffuelhes).....	0 10	0 15
Pages d'histoire socialiste (Tcherkessoff).....	0 25	0 30
La loi des salaires (J. Guesde).....	0 10	0 15
Le droit à la paresse (Lafargue).....	0 10	0 15
Boycottage et sabotage.....	0 10	0 15
Le Machinisme (Jean Grave).....	0 10	0 15
Grève et sabotage (Jean Grave).....	0 10	0 15
L'A B C syndicaliste (Georg. Yvetot).....	0 10	0 15
La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière (Netlau).....	0 10	0 15
Les maisons qui tuent (M. Petit).....	0 10	0 15
Le salariat (Kropotkine).....	0 10	0 15
Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Grave).....	0 10	0 15
Le Syndicat (Pouget).....	0 10	0 15
Les lois scélérates.....	0 25	0 30
La grève générale (Aristide Briand).....	0 05	0 10
Syndicalisme et révolution (Dr Pierrot).....	0 10	0 15
Le parti du travail (Pouget).....	0 10	0 15
Le remède socialiste (Hervé).....	0 10	0 15
Le désordre social (Hervé).....	0 10	0 15
Vers la Révolution (Hervé).....	0 10	0 15
Politique et socialisme (Ch. Albert).....	0 10	0 15
L'illusion parlementaire (Laisant).....	0 10	0 15
Si j'avais à parler aux électeurs (Jean Grave).....	0 10	0 15
La grève des électeurs (Mirbeau).....	0 10	0 15
L'école antichambre de caserne et de sacristie (Janvion).....	0 10	0 15
Quelques vérités économiques (Louis Blanc).....	0 05	0 10
Une forme nouvelle de l'esprit politique (Jean Grave).....	0 05	0 10
La doctrine des Egaux (Extrait des œuvres de Babeuf).....	0 50	0 60
L'action directe (Pouget).....	0 10	0 15
Les bases du syndicalisme (Pouget).....	0 10	0 15
Les métiers qui tuent (L. et M. Bon-neff).....	0 70	0 75
Les Prisons (Kropotkine).....	0 10	0 15
Les Prisons Russes (Vera Figner).....	0 15	0 20

BROCHURES DE L. ET M. BONNEFF

Les Terrassiers, les Employés de magasin, les Boulangers, les Cheminots (2 vol.), les Pêcheurs bretons, les Postiers, les Travailleurs	0 95	1 20
--	------	------

restaurant ; les Compagnons du bâtiment, (2 brochures) ; Les Blessés ; chaque brochure.....	0 15	0 20
La démocratie et les financiers (F. Delaisi).....	2 »	2 35

CARTES POSTALES

Portraits de Ferrer et de S. Villafra	0 10	0 15
La mort de Ferrer (Leurs arguments)	0 10	0 15
Vues de l'Avenir social (12 cartes).....	0 75	0 95
Vues de « La Ruche » (12 cartes).....	0 60	0 70

ANARCHISME

Portraits de Ferrer et de S. Villafra	0 10	0 15
La mort de Ferrer (Leurs arguments)	0 10	0 15
Vues de l'Avenir social (12 cartes).....	0 75	0 95
Vues de « La Ruche » (12 cartes).....	0 60	0 70

VOLUMES

La Douleur universelle (Sébastien Faure, nouvelle édition).....	2 75	3 25
La Révolution et l'Idéal anarchique (Elisee Reclus).....	2 75	3 25
Œuvres de Bakounine, I, II, III, IV et V chaque volume.....	2 75	3 25
La Société Future (Jean Grave).....	2 75	3 25
Anarchistes (Mackay).....	2 75	3 25
La mort moutarde et l'Anarchie (Grave).....	2 75	3 25
L'Individu et la Société (Grave).....	2 75	3 25
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (A. Delacour).....	3 »	3 50
Tempéraments, Socialisme, Anarchie (Naquet).....	2 75	3 25
L'Inévitable Révolution (Un Proscrit) En marche vers la Société nouvelle (Cornéliussen).....	2 75	3 25
Philosophie de l'Anarchie (Métzger).....	2 75	3 25
Le socialisme en danger (Domela).....	2 75	3 25
Socialisme et Anarchisme (A. Hamon) préface de Naquet.....	3 »	3 50
Réformes, révolution (J. Hamon).....	2 75	3 25
Peyre, l'Anarchie et l'Anarchisme (Hamon).....	2 75	3 25
Reflexions sur l'individualisme (Devaldes).....	0 80	1